

Zeitschrift:	Revue Militaire Suisse
Herausgeber:	Association de la Revue Militaire Suisse
Band:	34 (1889)
Heft:	4
Artikel:	Quelques remarques en réponse à l'article sur le rassemblement de troupes de 1888
Autor:	Riniker
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-336851

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

bonne heure en ligne et suivit l'infanterie dans sa marche en avant sans cependant s'exposer inutilement au feu de l'infanterie ennemie. Elle agit constamment en masses suffisantes. Dans la défense nous trouvons deux régiments en première ligne et un dans une position de réserve ou de repli, pour ramasser les troupes en retraite et empêcher l'ennemi de pousser plus loin son succès ou même pour le rejeter de nouveau.

On a pu remarquer parfois des changements de but trop fréquents et souvent fort peu motivés. Si, comme s'en plaint le rapport du département militaire, les positions ne furent pas toujours correctement prises et quittées, et les intervalles des pièces souvent trop faibles, la faute n'en est pas au manque de connaissances tactiques, mais bien plutôt à la nature du terrain et au fait que l'on cherchait à occasionner le moins de dégâts possibles aux cultures. Si l'on pouvait une fois opérer sans tenir compte de cette dernière circonstance, je suis convaincu que de semblables fautes deviendraient fort rares.

Quelques remarques en réponse à l'article sur le rassemblement de troupes de 1888.

L'article de la *Schweiz. Militärzeitung* sur le rassemblement de troupes de cette année est très complet, étant écrit par un membre de la section historique de l'état-major général, qui a comme bases les nombreuses observations rassemblées par des officiers aux endroits les plus divers du champ d'opérations et dans les moments les plus importants. Il va de soi qu'un travail de ce genre ne sera jamais complètement franc d'influences et d'idées subjectives, ce qui est d'ailleurs tout à fait admissible. Nous n'avons nullement l'intention de combattre cette tendance subjective, mais seulement d'en corriger quelques excès et quelques erreurs et de présenter quelques observations qui nous paraissent nécessaires et qui concernent les points suivants :

1^o A la page 407 de la *Militärzeitung*, l'auteur de l'article blâme la IV^e division d'avoir cantonné dans le rayon Madiswyl-Langenthal-Aarwangen avec des détachements jusqu'à Roggwyl ; on était ainsi trop près du gros ennemi, cantonné sur la basse Wigger.

Il aurait, suivant lui, mieux valu disloquer la IV^e division plus

au sud, dans le rayon Bollodingen-Thörigen-Bleienbach-Lotzwyl-Madiswyl, en poussant les têtes de colonnes du gros de l'armée sur Langenthal et Aarwangen. L'armée de l'Ouest aurait ainsi pu se couvrir aussi contre le gros de l'armée de l'Est et la IV^e division aurait eu un front plus régulier.

On peut répondre à cela que la IV^e division avait reçu l'ordre de prendre ses cantonnements aux environs de Langenthal, à Bützberg, Schoren, Thunstetten, Lotzwyl, Rütschein et éventuellement pour les troupes de seconde ligne à Aarwangen et Roggwyl. Cet ordre fut donné bien avant qu'on eût connaissance soit de l'idée générale soit d'une idée spéciale.

Après avoir occupé le 8 septembre les cantonnements indiqués, la division reçut de la direction des manœuvres l'ordre de se couvrir contre Huttwyl par une ligne d'avant-postes de Leimiswyl à Ruppiswyl par Lindenholz et Mättenbach, ce qui confirmait la supposition que la division devait faire front au sud.

La division de l'Ouest n'a eu sur ce point qu'à exécuter les ordres reçus. La critique de l'auteur de l'article sur la dislocation et le service de sûreté de la IV^e division, le 9 septembre, s'attaque donc aux dispositions de la Direction des manœuvres, à laquelle nous laissons le soin de justifier ses ordres.

2^o A la page 415 nous trouvons plusieurs remarques sur l'ordre de division pour le premier jour, auxquelles nous répondrons ce qui suit :

Pour le 10 septembre, la IV^e division avait l'ordre de s'avancer sur la chaussée d'Huttwyl contre l'aile gauche ennemie (VIII^e division), et d'attaquer l'ennemi de toutes ses forces où elle le rencontrerait.

Un *ordre de marche et de combat* répondait bien à cette tâche, puisqu'il fallait marcher à l'ennemi et l'attaquer. Il va de soi qu'on est bien obligé de marcher réunis et en ordre. Nous sommes bien fâchés si notre titre n'est pas du goût de l'auteur de l'article. Ce n'était d'ailleurs pas notre intention, mais en rédigeant cet ordre nous avions en mémoire cette phrase d'un illustre général autrichien, qui connaît la guerre et a su mener ses troupes à la victoire : « Il ne suffit pas que le commandant en chef ait l'intention d'attaquer, il faut que cette intention se communique aux officiers subalternes, aux sous-officiers et même aux soldats. L'idée offensive, l'intention d'attaquer doit pousser toute la troupe en avant, lui faire presser le pas et lui donner l'impulsion nécessaire pour fondre sur l'ennemi dès qu'il se

montrera. Ce n'est qu'ainsi qu'une attaque peut réussir. Jamais une offensive timide, hésitante et qui attend pour agir tous les rapports possibles, ne mènera à de bons résultats. »

Pour arriver à une juste offensive, il faut que le soldat sache déjà le soir ce qu'il fera le lendemain, pour avoir le temps de se faire à cette idée et de se préparer. L'idée offensive doit être déjà indiquée nettement dans les ordres écrits. Au rendez-vous et en marche on n'a plus le temps de la développer suffisamment; elle doit être apportée à la troupe même, comme sa ration de cartouches.

Si dans les écoles centrales de Thoune on enseigne une théorie plus adoucie de l'offensive, nous croyons cela regrettable.

Les rencontres de Seilern et de Bruggenweid montrent que nous avons atteint notre but et que l'offensive de la IV^e division a été vigoureuse.

Nous avions encore, pour indiquer le but de l'opération dans l'ordre même, un motif tout particulier, qui ne se présente pas en campagne. C'était pour donner à la Direction des manœuvres le temps d'intervenir au cas où les intentions de l'adversaire n'auraient pas correspondu aux nôtres, ce qui aurait rendu une rencontre impossible. Le directeur crut pouvoir y renoncer et ne demanda qu'un ordre de rassemblement. Il en résulta que le second jour les divisions ne se rencontrèrent pas; il n'y eut qu'un petit combat, engagé seulement vers 4 heure.

On fait en outre à la IV^e division le reproche d'avoir trop peu cherché à maintenir le contact avec le gros de son armée. Ce reproche n'est pas fondé du tout, car il y avait sur le flanc gauche quatre patrouilles d'officiers de guides avec stations de rapports et relais. En tête du gros de la division marchaient seulement quelques hommes des compagnies 9 et 10. Le service des nouvelles était fort bien fait sur le flanc gauche.

L'auteur de l'article s'élève contre l'ordre de laisser les caissons de l'artillerie avec le train de combat de la division. Il le compare à un ordre donné à l'infanterie de laisser ses cartouchières au train. Cette remarque, comme toutes celles relatives à l'artillerie, montrent que l'auteur n'est pas artilleur, sans quoi il n'écrirait pas des choses semblables. C'est la munition des avant-trains et non celle des caissons qui correspond à la munition de poche du fantassin.

L'artillerie marchant avec l'avant-train devant la pièce, a sa cartouchière avec elle, comme l'infanterie. La munition d'avant-

train durera au moins aussi longtemps que celle des gibernes ; 80 coups par fusils sont aussi vite tirés que 40 coups par pièce. Lorsque l'auteur de l'article dit qu'on prend la munition à un ou deux caissons placés derrière la batterie et qu'on garde la munition d'avant-trains pour le moment critique, nous faisons ici un gros point d'interrogation. En outre, nous ajouterons que toute munition placée derrière une batterie sous le feu de l'ennemi est fort menacée et qu'on cherche toujours à l'abriter sur le côté.

On peut encore se demander quand l'artillerie est en détresse et jusqu'à quand on doit économiser la munition des avant-trains. Suivant nous, c'est tout de suite après sa mise en batterie, lorsqu'il s'agit de décider laquelle des deux artilleries succombera, c'est alors qu'est le moment critique et qu'on doit mettre toutes ses forces en jeu. Une fois l'artillerie ennemie réduite au silence, on a tout le temps de faire avancer les caissons.

Or la question de savoir laquelle des deux artilleries doit céder est déjà tranchée, dans les conditions ordinaires, avant que la moitié de la munition des avant-trains ait été employée.

En 1870, l'artillerie française fut vite mise hors de combat par l'artillerie allemande, qui n'avait pourtant pas de shrapnels, mais seulement des obus relativement mauvais.

Nous ne voulons pas dire qu'il faille, dans la règle, laisser tous les caissons au train de combat ; en général nous en prendrons deux par batterie, ce qui suffira pour un jour de combat. En outre tout le personnel de la batterie pourra être transporté sur les six pièces, avant-trains et ces deux caissons, ce qui permettra de prendre un trot plus allongé.

L'auteur de l'article voudrait faire suivre les pièces par tous les caissons et laisser en arrière la réserve de batterie comprenant la forge de campagne, l'affût de rechange, le fourgon et la voiture d'équipements. Cela aurait encore allongé de beaucoup la colonne des voitures d'artillerie, et retardé l'infanterie qui suivait.

Par exception, on commanda ce jour-là de laisser tous les caissons en arrière, parce que toute la munition trouvait place dans les avant-trains, parce que dans toute la marche et l'ascension du plateau de Bruggliweid et Ittishäusern on n'aurait jamais pu prendre le trot, et qu'enfin on mettait une grande valeur à ce que la colonne de marche du gros de la division fût raccourcie.

Les événements ont pleinement justifié notre ordre dans ce sens. En voici la preuve. Par le transfert de ces 24 caissons du gros au train de combat on raccourcit la colonne d'artillerie de

300 à 360 mètres, c'est-à-dire que les 9 bataillons du gros purent avancer à 360 mètres plus près de la tête. — Cela paraît au premier abord peu de chose, mais cependant cette circonstance fut d'une grande importance.

Lorsque la tête du gros de la division arriva sur la hauteur d'Auswyl, la colline de Seilern était déjà occupée par l'ennemi et de Schönenthal on signalait son gros en marche, de telle manière que la IV^e division se serait trouvée dans une situation critique si elle n'avait pas réussi à occuper la position Bruggliweid-Neuhaus-Eppachwald avant l'ennemi.

Tandis qu'à 10 h. 20 le premier bataillon s'étendait à droite, dans le Brüggenwald, en avant de l'artillerie, qui s'établit près de la Kohlerhütte et ouvrit son feu sur l'infanterie adverse, le régiment de cavalerie ennemie s'avança sur les batteries, dont le seul soutien était un peloton, à gauche. Ce n'est qu'à 10 h. 30 qu'arriva le bataillon 46 suivi de près par les bataillons 47 et 48 et les carabiniers. Ceux-ci trouvèrent l'ennemi s'avançant dans l'Eppachwald et eurent beaucoup de peine à l'arrêter. Le régiment de landwehr dut arriver à l'aide au pas de course.

Si, comme le voudrait l'auteur de l'article, tous les caissons avaient suivi les batteries, ces troupes d'infanterie auraient été à 300-360 m. plus en arrière, donc encore dans la vallée, près d'Hermandingen, et l'Eppachwald serait resté en entier aux mains de l'ennemi; notre aile gauche aurait été écrasée et toute l'artillerie perdue avec ses caissons. L'artillerie aurait dû tenter de se retirer par le Brüggenwald où elle aurait probablement trouvé la route encombrée par ses propres caissons.

On peut se figurer sans beaucoup d'imagination quelle aurait été dans ce cas la fin de la journée pour la IV^e division.

Donc ce raccourcissement de 300-360 m. a eu une grande valeur. — On comprend que de tels avantages ne soient pas très compréhensibles à un artilleur, mais il est inconcevable que le profit d'une colonne de marche moins profonde puisse échapper à un officier de l'état-major général.

L'occasion d'une dernière réponse relative au 10 septembre nous est donnée par les remarques de l'auteur sur le bataillon du génie.

D'après l'ordre écrit, émanant du commandement de la division, le bataillon du génie devait suivre le régiment de landwehr 40 à la queue des troupes combattantes, car les troupes du génie ont des fusils et peuvent rendre quelques services dans le combat.

Au rendez-vous on ordonna au parc de pontons et non à la compagnie de pontonniers de rester à Madiswyl et d'y attendre les ordres. Il n'y avait donc aucune contradiction entre les ordres écrits et oraux. Car si l'on parle dans une colonne de marche de bataillon du génie, personne n'entend y comprendre tout son parc; c'est comme si l'on disait que les chars à bagages et approvisionnements ou le train de combat doivent suivre un bataillon dans la colonne. Il ne peut donc pas être question de contre-ordre et de désordre.

L'officier qui, au mépris des ordres reçus, a fait avancer et même monter le parc de pontons sur la montagne vers Auswyl, a mérité d'être puni.

Dans cet exercice, on voit de nouveau apparaître un mal très ancien. Chaque division doit traîner à sa suite, même dans les marches de montagne, une compagnie de pontonniers avec son train, qui est alors complètement inutile et qui ne suffira pas même à faire un pont de bateau si l'on arrive à la Reuss ou à l'Aar.

La séparation du train pour la construction des ponts est maintenant un besoin pressant.

Nous terminerons ici nos remarques sur l'article parlant du 10 septembre, quoi qu'il y ait encore beaucoup à rectifier. Nous ne parlerons pas du rapport sur le 2^e et le 3^e jour en tant qu'il s'occupe des relations de marche et de combat, car nous avons trouvé en tout l'impartialité que nous attendions. Nous ne relèverons qu'une dernière erreur de l'auteur à propos des cantonnements de la IV^e division, le 11/12 septembre.

Sur page 43 de l'année 1889 de la *Militärzeitung* on affirme que l'artillerie et la cavalerie de la IV^e division furent cantonnées à Altishofen et Nebikon, alors que l'on savait le 11 au soir au quartier-général que le bas Wiggerthal devait être envisagé comme occupé par le gros de l'ennemi.

Je répondrai que le rayon de cantonnements de la IV^e division a été fixé à 3 h. par la Direction des manœuvres et que la division n'avait pas à choisir.

L'idée spéciale pour le 12 septembre et l'avis que l'armée de l'Ouest avait été battue et que l'ennemi était encore sur la Wigger, n'arrivèrent dans les mains du commandant de la IV^e division qu'une heure et demie après la prise de cantonnements. La cri-

tique de l'auteur n'atteint donc pas le chef d'état-major de la IV^e division.

L'auteur qui a assisté à des manœuvres allemandes doit se souvenir que dans l'armée allemande, pourtant si bien exercée, on ne se fait pas de scrupules d'établir les cantonnements plutôt pour la commodité des troupes que suivant la situation stratégique.

A la guerre on n'a pas à avoir pour le citoyen et le soldat tous les égards que l'on est obligé de prendre en temps de paix. Qu'on ne soit donc pas trop sévère, car les manœuvres sont et restent des manœuvres qui ne peuvent jamais offrir l'image complète et sérieuse de la guerre.

(Signé) RINIKER,
colonel à l'état-major général.

Rassemblement de troupes de 1889.

Les troupes appelées aux grandes manœuvres d'automne de 1889 sont celles de la III^e division, en cours de division, et celles de la V^e division, en cours de brigade; plus deux régiments de landwehr d'infanterie. Nous en donnons ci-dessous l'indication sommaire, ainsi que des cours préparatoires d'après le tableau des Ecoles de 1889 et l'*Eintheilung* de 1888 (celle de 1889 n'ayant pas encore paru), en ajoutant que la durée des cours préparatoires est, pour toute l'infanterie et l'artillerie, du 25/27 août au 4/5 septembre, avec un ou deux jours de variantes pour les autres armes.

La III^e division, colonel-divisionnaire Feiss, est répartie, pour ses cours préparatoires, autour de Berne, comme suit :

2^e bat. de carabiniers, major v. Wattenwyl, Fr., Berne.

Ve brigade d'inf., colonel-brigadier Wirth, Berne.

9^e régim. d'inf., lieut.-colonel Will, bataillons n^os 25, 26, 27, à Berne.

10^e régim. d'inf., lieut.-colonel Bigler, bataillons n^os 28, 29, 30, à Muri et Gümlingen.

VI^e brigade d'inf., colonel Vigier, à Munzingen.

11^e régim. d'inf., lieut.-colonel Siegerist, bataillons n^os 31, 32, 33, à Munzingen.

12^e régim. d'inf., lieut.-colonel Schneider, bataillons n^os 34, 35, 36, à Worb.

Cavalerie : 3^e régim. de dragons, major Guggelmann, et 3^e comp. de guides, capitaine Köchlin, à Berne.

Artillerie : III^e brigade, colonel Schupbach. Les six batteries et les deux colonnes de parc, à Thoune.